

Winnie : vieille ou jeune?

Michel Vaïs

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1991). Compte rendu de [Winnie : vieille ou jeune?] *Jeu*, (58), 137–141.

spectacles

questions

WINNIE :
VIEILLE OU JEUNE ? *

«oh les beaux jours»

*Les deux textes qui suivent
ont été écrits isolément;
aucun ne constitue une
réponse à l'autre.

«Beaux restes, la séduisante
Sylvie Drapeau?»
Photo : Les Paparazzi.



Texte de Samuel Beckett. Mise en scène : Brigitte Haentjens; assistance à la mise en scène et régie : Diane Fortin; décor : Stéphane Roy; éclairages : Michel Beaulieu; conception musicale : Jean Sauvageau; costumes : Louise Jobin. Avec Sylvie Drapeau et André Thérien. Production de l'Espace Go, présentée du 30 octobre au 1^{er} décembre 1990.

une winnie jeune?

Le choix de Sylvie Drapeau pour tenir le rôle de Winnie m'a dérangé. Constamment. Et cela d'autant plus qu'elle est une excellente comédienne, d'une précision diabolique comme Beckett le souhaitait, d'une intensité et d'une profondeur de jeu extrêmement rares, et d'une intelligence aussi exceptionnelle. Car tout en admirant la Winnie de Sylvie Drapeau, tout en savourant une fois de plus les paroles merveilleuses que Beckett lui met en bouche, je n'ai cessé d'être importuné par le souvenir tenace de Madeleine Renaud dans le même rôle (c'était au Rideau Vert, en mai 1967), dont le visage radieux et ridé se superposait à celui de la jeune comédienne québécoise. Je précise que cette superposition d'images ne s'était pas produite lorsque quelques années après Madeleine Renaud, j'avais vu Françoise Faucher surgir du mamelon de terre brûlée, sur la scène du Café de la Place.

Certes, celle qui a «créé» le rôle à Paris, et qui l'a marqué au point qu'on lui en donne parfois sans hésitation le titre de «propriétaire», demeurera toujours, pour qui a eu la chance de la voir, une référence indélébile. Cependant, personnellement, je n'ai pas eu de mal à voir en Françoise Faucher une *autre* Winnie, une deuxième Winnie, sœur de la première, si l'on veut. De même que lorsque j'ai vu à l'occasion des étudiants ou des amateurs se mesurer à cette œuvre, il m'est arrivé de sortir du théâtre convaincu d'avoir assisté à un travail honnête, voire méritoire, en pensant très peu à la Renaud. Comme il s'agissait à coup sûr, dans mon esprit, de transposi-

tions ou d'exercices, je n'ai pas eu de mal à fermer les yeux sur la jeunesse des comédiennes comme sur certaines maladresses de la mise en scène ou sur le manque de nuances du jeu. Il en fut de même lorsque la compagnie Arbo Cyber, théâtre (?) de Québec a présenté la pièce à la galerie Obscure en marge de la Quinzaine internationale du théâtre en juin 1988, dans une mise en scène de Robert Faguy, avec une actrice québécoise peu connue, d'origine française et d'un certain âge, Geneviève Rey. Le contexte (une lecture «vidéo» de la pièce) imposait une nouvelle convention qui n'eut pas de peine à chasser de mon souvenir les représentations antérieures.

Pourquoi donc était-ce différent à l'Espace Go, dans la mise en scène de Brigitte Haentjens? Peut-être parce que par son talent, sa justesse et son habileté, Sylvie Drapeau a *activé* en moi le souvenir de la Winnie de Madeleine Renaud, tout en m'en faisant regretter amèrement l'absence. C'est là un hommage à la jeune comédienne, même s'il est doublé d'une déception. Et le principal écart entre les deux personnages tenait évidemment à l'âge des comédiennes. Cela n'aurait pas été bien grave si, dans le texte, l'auteur s'était limité à noter, à côté du nom du personnage : «la cinquantaine» et, dans la première didascalie : «de beaux restes». (Beaux restes, la séduisante Sylvie Drapeau?) Mais la tendresse que suscite Winnie, peu importe qui la joue, se fonde sur une dose indispensable de réalisme dans le jeu. Je ne conçois pas cela autrement. La science de Beckett consiste justement à mêler réalisme et dérision pour nous faire aimer ses personnages en dépit de leur caractère ridicule, grotesque, insolite ou absurde, *d'autant plus* qu'ils sont affligés de ces tares.

Comment, dès lors, continuer à croire de la même façon à un personnage qui a tant de mal à déchiffrer, même avec ses lunettes et une loupe, ce qui est écrit sur sa brosse à dents : «Solennellement garantie véritable pure soie de porc»? La perte de vision de Winnie, comme ses nombreuses pertes de mémoire, sa panoplie de petits gestes qui épousent le train-train quotidien des vieux, ne sont totalement crédibles que si la comédienne est d'un âge plus que mûr. Dans le dialogue même, la pièce est toute empreinte de

nostalgie et de mélancolie pour le bon vieux temps. Winnie évoque son premier bal, son premier baiser, sa «vieille prière» et les «pauvres vieux restes de raison» de Willie. Chaque fois qu'elle parlait du «vieux style», la Winnie de Sylvie Drapeau m'est apparue fausse. J'avais d'abord imputé cela au fait que la comédienne ne comprenait pas suffisamment les allusions qui précédaient immédiatement chaque exclamation. Car chaque fois que Winnie dit : «le vieux style!», elle fait très précisément référence à une expression surannée qu'elle vient d'utiliser peut-être inconsciemment (comme «si tu venais à mourir»), ou à un mot ou une phrase d'un niveau littéraire (du genre : «il ne se passe pas de jour sans que») ou précieux («je les laisse traîner là, ça et là...») ou encore, appartenant à un domaine spécialisé, comme la posologie qu'elle déchiffre sur sa bouteille de sirop : «six cuillerées à bouche... rases... chaque jour». Comme si Winnie voulait à la fois s'excuser de l'emploi de formules un peu savantes, vieillottes ou recherchées, et montrer son grand amour pour celles-ci.

Mais après réflexion, je suis plutôt d'avis que la compréhension par la comédienne de ces nuances n'est pas seule en cause. Car chaque fois que Madeleine Renaud ou Françoise Faucher évoquaient le «vieux style», je voyais défiler toute la vie de Winnie dans leurs yeux brillants. Je voyais un hommage aux vieilles choses, à la vieille éducation rigoriste, peut-être même à la «Belle Époque», à l'enfance bienheureuse et insouciant d'avant la guerre, d'avant les bouleversements qui ont enfoncé Winnie dans son mamelon de terre. Le potentiel d'évocation de l'expression était immense. Quand Sylvie Drapeau parlait du vieux style, j'avais le sentiment qu'elle faisait référence à une réalité dont elle avait entendu parler, peut-être par ses parents ou par ses lectures, mais qu'elle n'avait certes pas vécue dans sa chair. Le résultat était plus cérébral que senti.

Et que dire de la valse «Heure exquise» de *la Veuve joyeuse*, que Winnie fait jouer sur sa boîte à musique, puis qu'elle chante doucement à la toute fin de la pièce? Le souffle légèrement éraillé d'une comédienne ayant l'âge du person-

nage peut donner ici des frissons. Entendre une berceuse parlant de griserie, de caresse, d'ineffable étreinte et de désirs fous dans la bouche d'une femme proche de l'anéantissement est déjà troublant en soi. Mais si, par surcroît, cette femme arrive à nous convaincre de l'épaisseur et de la plénitude de l'émotion qui l'étreint à cet instant, laquelle émotion ne peut être fondée que sur l'expérience vécue et sur tout le temps où elle a porté en elle cette expérience, alors là, le spectateur accède à l'intimité de Winnie, à son abîme secret et à son indéclinable espoir. De cela, on ne sort pas indemne. L'expression de la durée intérieure, au théâtre, ne fait pas partie des techniques de composition du personnage. Winnie me touche parce qu'elle dure.

Aurons-nous la chance de revoir Sylvie Drapeau dans vingt ans, émergeant du terrier de Winnie?

michel vaïs

«c'est fini»

Quoi de plus subjectif que la beauté. En ce domaine, stéréotypes et préjugés ne se comptent plus. Eh quoi, c'est à trente ans que les femmes sont belles! Or, on en conviendra, entre ce préjugé et l'autre qui renvoie la femme à ses casseroles, il n'y pas un millimètre! Partant de là, la metteuse en scène, Brigitte Haentjens, en choisissant Sylvie Drapeau comme interprète de Winnie, risquait fort de soulever les foudres des puristes (machistes?).

Une femme ne peut-elle être sur le déclin de sa vie quel que soit son âge? Le déclin d'une vie ne doit-il se lire que sur un visage ridé? Beckett n'a pas écrit une pièce sur la vieillesse mais sur la désespérance. Bien sûr, le temps est une obsession chez Beckett, le temps passé, mais aussi présent, et, comme le destin, l'attente et le vide, le temps confirme la vacuité de l'existence.

Enfoncée dans un mamelon de terre jusqu'à la taille (plus tard jusqu'au cou), Winnie attend la fin irrémédiable et meuble ses derniers instants par un flot de paroles qui traduisent une pro-